

## La syntaxe des rues dans *Les Nuits de Paris* : une topographie du refoulement ?

« J'errais seul, au milieu des ténèbres, dans cette capitale immense ». « J'errais seul pour connaître l'homme... ». Ainsi s'exprime Rétif dès les premières lignes de la première des *Nuits de Paris*<sup>1</sup>. « J'errais seul dans les ténèbres, en me rappelant tout ce que j'avais vu depuis trente ans », répète le morceau introductif : expérience revécue dans un « désordre d'idées » où temps et lieux se confondent pour mener le « spectateur nocturne » vers un point déterminé, « un lieu chéri » : « J'avance, je m'oublie ; et je me trouve à la pointe orientale de l'île Saint-Louis ».

Le lecteur des *Nuits* peut avoir l'impression que l'errance dans Paris qui fait surgir les « 366 choses intéressantes » annoncées par l'introduction relève souvent du même hasard confus, voire, jusqu'à un certain point, du même « désordre ». La précision des localisations tient volontiers lieu de sceau d'authenticité. Telle rencontre s'est produite à tel endroit. Telle promenade a produit telle suite d'épisodes dont l'enchaînement suit un tracé géographique rigoureux. La narration et l'espace semblent alors ne faire qu'un.

Pour améliorer notre connaissance du Vieux-Paris, ma femme Alice et moi avons entrepris de suivre certains des itinéraires évoqués par Rétif. Mon épouse en vint ainsi à constituer un répertoire des rues citées par Rétif dans les *Nuits*. Telles sont les circonstances dans lesquelles s'est ébauchée la présente communication, dont elles disent suffisamment la modestie. La collecte,

<sup>1</sup> Édition présentée et établie par Daniel Baruch, dans *Paris le jour, Paris la nuit*, préf. générale par Michel Delon, Paris : Laffont, 1990, p. 601. Je remercie Claude Klein d'avoir attiré mon attention sur des travaux ayant trait à l'objet de la présente communication.

comme toute suite apparemment muette de chiffres, fit apparaître ou mit plus clairement en évidence des recoupements, des concordances, des successions qui alertaient la curiosité. Celle-ci était particulièrement sollicitée dans les cas où une série relativement nue et compacte de mentions de rues introduisait ou clôturait un événement. Quel pouvait être le sens, quelle était éventuellement la fonction de ces énumérations qui faisaient sans doute avancer – pédestrement – la connaissance de Paris chez le touriste, mais dont le lecteur des *Nuits* percevait mal, à première vue, l'utilité ?

Pour emprunter un terme imagé, on peut dire que l'information topographique introduisant tel épisode fait quelquefois figure d'*embrayage minimal*. « Comme je sortais » - on imagine : du collège de Presle, rue des Carmes – « une grande et belle femme tenant le bras d'un jeune homme, passa devant moi. Elle prit la rue de Bièvre, le quai Saint-Bernard, le pont de la Tournelle, et fit le tour de l'île ». Ainsi commence la 46<sup>e</sup> Nuit, sur *La Femme-mentor* de 28 ans qui fait l'instruction d'un « jeune homme de dix-huit »<sup>2</sup>.

Le hasard, la fantaisie, la distraction, le simple plaisir de marcher, pour quelqu'un qui dit n'en être jamais fatigué, comme de courir, mènent parfois directement au lieu de l'action. « La nuit était belle : je marchais sans penser où j'allais ; je rentrai dans la ville, par la porte Saint-Martin ; je pris la rue Greneta, par distraction, puis la rue Bourg-L'Abbé ». Ainsi est introduite la rencontre avec le jeune inconsolable du *Deuil du cœur*, à la fin de la 4<sup>e</sup> Nuit<sup>3</sup>. Autre exemple, fourni par le morceau intitulé *L'Assassiné*<sup>4</sup>. « Je ne sais, comment, il se fit, que je passai par la rue Saint-Séverin » : Rétif va y découvrir le corps de « l'homme nageant dans son sang » que les meurtriers vont porter à la chambre de dissection de la rue de la Harpe, avant que les garçons chirurgiens lui trouvent « encore de la vie »<sup>5</sup>. Même la ponctuation de cette entrée en matière – « Je ne sais », virgule, « comment », virgule, « il se fit », virgule – semble exprimer la discontinuité hasardeuse de l'embrayage.

Le dispositif d'accession au noeud narratif peut offrir une détermination plus élaborée, comme dans *L'Épouse malheureuse* (68<sup>e</sup> Nuit). Il s'agit ici d'amener le lecteur vers le personnage d'Augé<sup>6</sup>. « En m'en retournant, je passai devant le Théâtre-Italien (singulière destinée des choses humaines !) jadis hôtel de Bourgogne, théâtre français, puis théâtre italien, enfin Halle-aux-Cuirs !

<sup>2</sup> P. 699.

<sup>3</sup> P. 630.

<sup>4</sup> 57<sup>e</sup> Nuit, p. 724.

<sup>5</sup> Ibidem.

<sup>6</sup> P. 749

Je ne sais pourquoi je m'avisai de prendre par la petite rue Verdelet... » - partie de l'actuelle rue Française entre les rues de Turbigo et Mauconseil<sup>7</sup>. Rétif va y retrouver Laure, « jeune personne charmante fille » qu'il avait connue « douze années auparavant », devenue « épouse malheureuse » du « monstre Augé ». Le cadre des retrouvailles ajoute une ombre à son infortune, puisque la rue Verdelet se situe dans un quartier réputé par ses lieux de basse prostitution<sup>8</sup>.

On pourrait repérer encore dans les *Nuits* d'autres articulations significatives de l'espace urbain<sup>9</sup>. Considérons par exemple la 169<sup>e</sup> Nuit (*Les Songes*), où Restif suit dans sa déambulation un singulier somnambule<sup>10</sup>. « Je sortis à 3 heures, et au bout de la rue Neuve-Sainte-Catherine, je vis un homme nu, qui gagnait la place Louis-XIII ». La rue Neuve-Sainte-Catherine, qui correspondait à une partie de l'actuelle rue des Francs-Bourgeois, débouchait en effet par la rue de l'Écharpe sur notre place des Vosges (Plan Verniquet/Mercier, 42). « Cet homme revint gravement à la rue Culture » - partie de l'actuelle rue de Sévigné aboutissant à la rue des Francs-Bourgeois - où il « disparaît pour quelques moments ». « Après dix minutes d'attente, je vis tomber à mes pieds une vieille perruque et un vieux habit. Je levai les yeux, et je vis marcher l'homme nu sur les toits. Il redescendit, sortit encore, alla dans la rue Saint-Louis, la rue Neuve-Saint-Gilles et sur le boulevard ». L'homme prend donc un chemin opposé pour remonter vers le nord de la place des Vosges, dans l'actuelle rue de Turenne, et oblique rapidement pour emprunter la rue Saint-

<sup>7</sup> On suivra désormais les itinéraires de Rétif à partir du plan Verniquet de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, comparé à un plan actuel de Paris, ainsi que les rapproche l'utile petit volume, avec *Cartes et index toponymiques*, accompagnant *Le Paris de Louis Sébastien Mercier* dans l'édition du Mercure de France, 1994, p. 20-21.

<sup>8</sup> L'accès quelque peu indéterminé à la rue Verdelet se présentera sous une forme analogue dans le 109<sup>e</sup> Nuit, qui offre une *Suite de L'épouse malheureuse* : « Je traversai les rues du Temple, Saint-Martin et Saint-Denis, tout occupé de ces idées, et je me trouvai, pour la seconde fois, dans la rue Verdelet » (p. 823).

<sup>9</sup> Un exemple caractéristique est offert par l'identification de la « Vaporeuse » de Rétif avec une marquise de Mauconseil sur la base d'un « voyage en Saintonge, pour le compte des Mauconseil, puisqu'il arrive rue Payenne *en revenant* de la rue Saintonge», dans la 2<sup>e</sup> Nuit (cité par D.Baruch). Les points de suspensions séparant les deux lieux, dans « Je revenais de la rue Saintonge, et j'étais... dans la rue Payenne », renferment peut-être plus de sens que ce type de décryptage réaliste. La rue Mauconseil, qui ne peut faire valoir les titres de noblesse des personnalités dont a été rapprochée la Vaporeuse, ne s'inscrit pas moins avantageusement dans la tournée des grands-ducs telle que la définissent notamment les 49<sup>e</sup> et 105<sup>e</sup> Nuits, comme il va être rappelé.

<sup>10</sup> P. 887-88.



Gilles, autrefois « Neuve-Saint-Gilles »<sup>11</sup>. La course se terminera rue Saint-Sébastien, « en face d'une maison neuve » - c'est un nouveau quartier qui sera totalement remodelé par l'urbanisme haussmannien – où le somnambule exhorte sa belle à lui résister, pour qu'il échappe aux « remords ».

Moins que la distance parcourue par un homme nu, c'est le caractère d'abord hésitant du parcours qui peut faire sens, en confirmant à la fois la relative perte de conscience du somnambule et surtout la manière dont l'attrance de la femme convoitée le ramène vers elle par une sorte de mécanique forcenée du désir, que traduit le style de Rétif : « Il fit trois fois le tour de la grille. Je ne savais que penser ! Cet homme revint gravement à la rue Culture, ouvrit une porte, entra, la referma, et disparut pour quelques moments », etc.

Donnons à présent un exemple de la place que peut occuper la rue Saint-Louis dans un autre récit différent<sup>12</sup>. Dans l'*Histoire de Victoire* (59<sup>e</sup> Nuit), Rétif croit reconnaître Fanchonnette en « une jeune et jolie personne » qui s'avère être Victoire. Celle-ci a quitté le domicile familial pour échapper à la violence fraternelle et à la menace de l'inceste. « Je louai une petite chambre, rue Traînée-Saint-Eustache » (laquelle formait avec les rues du Jour et Montmartre le triangle délimitant l'édifice). La matrice narrative et les précisions de lieu qui l'accompagnent occupent le centre de l'épisode rapporté dans l'*Histoire de Victoire*, enveloppées par le réseau topographique de la relation. Le mouvement spatial ainsi dessiné correspond à un littéral « retour en arrière » de type temporel, qui n'est d'ailleurs pas sans brouiller quelque peu la chrono-logique

<sup>11</sup> Celle-ci ne figure pas dans les parcours favoris de Rétif. Elle apparaît seulement, par ailleurs, dans *Les Provisions gâtées* (70<sup>e</sup> Nuit, *Suite de la première muette*, p. 753), où elle sert d'embranchement minimal : « Vis-à-vis la rue Neuve-Saint-Gilles, je fus surpris de voir deux hommes, qui apportaient à l'entrée du boulevard deux corbeilles », etc.

<sup>12</sup> Comment éviter l'anecdote biographisante à laquelle invite une artère qui permettait à Rétif, quand « la gelée rendait le pavé sec et propre », de contempler tout à loisir le type de « femme charmante » qu'exaltent *Les Hauts Talons* (189<sup>e</sup> Nuit, p. 919) ? L'état de la rue offrait les meilleures conditions pour apprécier la « noblesse » et l'« aisance » d'une démarche « sans précipitation »...



du récit. On voit ainsi comment espace et temps mêlent leur plan respectif<sup>13</sup>.

À la rencontre avec une Fanchonnette-Victoire logée dans le peu « décent » quartier « de la Nouvelle-Halle » (ou Halle-au-Bled, actuelle Bourse de Commerce) succédera un parcours d'accompagnement qui surmonte l'avi-lissement de la jeune fille dans l'inceste domestique ou la crapule des Halles, pour la conduire rue Saintonge, où elle cherche à « se dépayser absolument » pour dérouter ses parents. Là, l'auteur pourra lui faire partager « le plus pur et le plus tendre attachement », jusqu'à ce que l'écoulement du bonheur soit rompu par une autre projection temporelle, inverse de celle qui avait entraîné le lecteur de la fausse Fanchonnette des Halles à « l'histoire de Victoire ». Relisons :

Un soir, j'allais chez Victoire. Dès la rue Saint-Louis, je sentis un ser-rement de cœur. J'avais comme en tremblant. Ce n'est pas que je croie à la superstition des pressentiments : mais j'étais triste. À l'entrée de la rue Saintonge, je vis passer un carrosse de place fermé...

On sait que celui-ci emporte Victoire chez des religieuses où « elle est encore ». La rue Saint-Louis deviendra désormais marque de rupture, frontière entre « des soirées trop heureuses » et les jours de regret, que ne peut que tra-duire la discontinuité d'une « mise en musique ».

<sup>13</sup> Autorisons-nous ici d'un détour par les *Beaux-Arts réduits à un même principe* de l'abbé Batteux (1746). Celui-ci, peut-on dire, distingue deux modes de « représentation » : par le « tableau » qui est censé offrir une saisie immédiate et globale du réel, comme la peinture ; par les arts de la « temporalité », qui présentent les éléments suc-cessivement, comme l'écriture littéraire ou la musique. L'approche de la « réalité » pa-risienne ici mise en œuvre tâche d'intégrer la successivité à une référence spatiale que privilégie plutôt, par exemple, la communication de Gisèle Berkman sur « 'Je ne consi-dérerai que les choses nocturnes' : Rétif écrivain et peintre dans *Les Nuits de Paris* » [voir ci-après]. Tel était le sens de mon intervention concernant le « rythme » des *Nuits* : rythme structurant tel récit ou tel ensemble de *Nuits*, selon une combinaison d'effets de continuité ou de discontinuité sur lesquels Pierre Testud a attiré l'attention. C'est également dans ce sens, me semble-t-il, que Jacques Rustin parle à propos des « grands romans de Rétif » d'une « orchestration exceptionnellement riche et complexe » (« La séquence de 'l'arrivée à Paris' dans le roman français de la seconde partie du XVIII<sup>e</sup> siècle, de *Julie* à *René* (1761-1802) et principalement dans l'œuvre de Rétif de La Bre-tonne », *Le Vice revisité : vérité et mensonge dans le roman des Lumières*, textes réunis par Cl. Klein, Presses universitaires de Strasbourg, 2003, p. 103).

Dans une série très documentée de « Notes sur la topographie parisienne de *Monsieur Nicolas* », Ryszard Engelking a relevé un exemple d'embranchement qui pose problème par raccourcissement du chemin emprunté<sup>14</sup>. Dans le passage où l'auteur « rencontre sur le boulevard du Temple Maguelonne, digne élève de la célèbre maquerelle Gourdan, celle-là le mène rue Basse » - qu'une note de l'édition Testud identifie « comme la rue Basse-du-Rempart, qui se trouvait, en contrebas sur le flanc nord du boulevard des Capucines, à l'emplacement du fossé de l'ancienne enceinte ». « C'est assez loin du boulevard du Temple, et on peut s'étonner que pour toute la relation de leur chemin Rétif dise simplement : 'nous descendîmes dans la rue Basse' ». Ce qui s'explique difficilement par un effet de style s'éclairera si l'on considère, ainsi que le montre Ryszard Engelking, que la rue Basse-du-Rempart mentionnée ici peut être identifiée avec une artère située à un tout autre endroit, « derrière l'Ambigu-Comique et les Danseurs-de-Corde », c'est-à-dire avec « l'ancienne rue des Fossés-du-Temple, partie nord de l'actuelle rue Amelot ». D'où la brièveté du trajet, à partir du boulevard du Temple.

Ailleurs, le fait d'« allonger le chemin », explicité par Rétif, sert à le mener vers un lieu dont le caractère élevé porte dans l'âme du promeneur la « tranquillité », alors qu'il y rencontre un personnage s'accusant du plus grand abaissement amoureux. Tel est le « bonhomme » auvergnat qui confesse à mots couverts, dans *La Tête faible*, une pratique interprétée par la critique comme onanisme ou sodomie hétérosexuelle<sup>15</sup>. La montée vers Sainte-Geneviève fait en quelque sorte accéder vers un sommet du détachement ou de l'innocence : l'Auvergnat, par son vice, « ne faisait de tort à personne ».

Un autre « allongement du chemin » caractérise la rencontre de Rétif avec une « jeune fille, qui paraissait un enfant de douze à treize ans », mais qui « avait au moins dix-huit ans », dans *La Femme d'ivrogne*<sup>16</sup>. L'auteur y passe en compagnie de cette « enfant », qui est néanmoins mariée, la nuit la plus chaste « sous un portail de la place Vendôme ». Le récit commence par : « Je pris un long détour ! puisque au bout d'une heure, je me trouvai dans la place Vendôme », etc. Celle-ci est excentrée par rapport à l'espace habituel de ses activités : les parents du « petit être » habitent rue des Frondeurs, c'est-à-dire dans une artère correspondant plus ou moins à l'actuelle rue de l'Échelle, et son ivrogne d'époux demeure rue Tirechappe, partie de l'actuelle rue du Pont Neuf comprise entre les rues de Rivoli et Saint-Honoré.

<sup>14</sup> *Études rétiviennes* n° 19, 1993, p. 53-54.

<sup>15</sup> 80<sup>e</sup> Nuit, p. 773-74 et note 16, p. 1260.

<sup>16</sup> 55<sup>e</sup> Nuit, morceau inclus dans la *Suite* du *Duel singulier*, p. 719-20.

Que la place Vendôme se situe en marge du cadre des *Nuits* se traduit aussi par le fait que celle-ci ne semble mentionnée, par ailleurs, qu'à l'occasion d'un seul autre récit : celui de la *Marchande de tabac*, où Rétif sort de chez lui pour aller « voir la foire Saint-Ovide, qui remplissait la place Vendôme »<sup>17</sup>. C'est en chemin qu'il rencontre « vis-à-vis Saint-Roch » la « grande et jolie fille » de la marchande, objet des vœux d'un « particulier fort riche » dont il intercepte les lettres. Le retour vers l'hôtel de la marquise, rue Payenne, où il rendra compte de son intervention, sera assez long car « il y a loin » de Saint-Roch au Marais. Il ne faudra pas tarder en chemin, malgré les objets de distraction qui se présentent. « J'allais rapidement, quoique je rencontrais des scènes de filles, dans la rue Saint-Honoré, dans celles de Grenelle, Plâtrière, Tiquetonne, du Petit Lion et aux Ours ». On va s'attacher à ce parcours.

Rappelons au préalable que l'ancienne rue de Grenelle, qui n'a rien à voir avec celle d'aujourd'hui, correspondait à la partie sud de l'actuelle rue Jean-Jacques Rousseau, c'est-à-dire à la partie comprise entre les rues Saint-Honoré et Coquillière<sup>18</sup>. L'ancienne rue Plâtrière formait quant à elle la partie nord de la rue Jean-Jacques Rousseau (Verniquet Mercier 20-21).

La suite de l'itinéraire suivi dans la *Marchande de tabac* en évoque un autre, qui figure dans le morceau intitulé *Le Baiser*<sup>19</sup>. Celui-ci est connu d'abord pour sa caractérisation de la rue Saint-Honoré : « Superbe rue ! assemblage du luxe, du commerce, de l'éclat, de la boue, de l'Opéra, des filles, de l'impudence, de l'urbanité, de la débauche, de la politesse, de l'escroquerie, de tous les avantages et de tous les abus de la sociabilité ». On connaît le fantasme qu'accueille cet espace privilégié : « Je voudrais qu'on y concentrât tous les vices dans une espèce de Bazar, afin qu'ils ne scandalisent pas le reste de la ville », puisqu'il « faut des vices dans une capitale ». Rue Plâtrière, Rétif va croiser une beauté « miniature » à laquelle il reproche ce qu'elle doit « avoir de vices ». La prostituée en fait la démonstration en l'agaçant « de la manière

<sup>17</sup> 18<sup>e</sup> Nuit, p. 654.

<sup>18</sup> Faut-il aussi rappeler qu'il n'est jamais question de Rousseau quand Rétif évoque la rue où il habita, à la différence de ce qu'on trouve chez Mercier dans un passage célèbre du *Tableau*.

<sup>19</sup> 49<sup>e</sup> Nuit, p. 706.



la plus indécente, par des offres et des détails de la plus grande lubricité »<sup>20</sup>. La toute paternelle rencontre avec la plus « méprisable » des filles s'achève par un vigoureux *Vade retro*. « Je m'éloignai rapidement, en suivant les rues Tiquetonne, Pavée, Française, Mauconseil, aux Ours, et Grenier Saint-Lazare ».

Rétif quitte la rue Plâtrière et sa « fille perdue si jolie » pour emprunter – en traversant aujourd'hui le croisement de la rue Montmartre et du boulevard Étienne-Marcel – la rue Tiquetonne, autrefois beaucoup plus courte que celle qui porte actuellement le même nom (n° 3). Cette artère s'arrêtait en effet vers l'est à l'ancienne rue de la Comtesse d'Artois, aujourd'hui rue Montorgueil (n° 4). Au-delà, elle portait le nom de rue Pavée, que l'on ne confondra pas avec l'actuelle rue Pavée qui donne d'un côté sur la rue des Francs-Bourgeois et se poursuit de l'autre, vers le nord, par la rue Payenne où habite la marquise<sup>21</sup>.

Pour qui suit aujourd'hui l'enfilade de rues que dresse le *Baiser*, il est clair, à la lecture de telle plaque d'information historique, que le quartier était particulièrement mal famé. Si le nom de l'actuelle rue Marie-Stuart, parallèle à la rue Pavée, ne suggère pas grand-chose au promeneur, son ancienne appellation de rue Tireboudin donne par paradigme le caractère des lieux. Une indication à l'intention des touristes habiles à discerner les jeux de mots rappelle :

<sup>20</sup> Notons au passage qu'il retrouvera aussi rue Plâtrière une ancienne beauté particulièrement enlaidie, à la 184<sup>e</sup> Nuit (p. 909). Rétif lui prêterait volontiers la sagesse tardive de « n'aimer plus le vice », si la putain de bas étage n'envisageait d'éduquer désormais « des jeunes filles qui débuteraient » dans le métier, « d'après les principes d'un livre qu'on m'a prêté, que j'ai acheté, que je lis et que je relis sans cesse ». L'utopie du « bazar » du sexe fait opportunément son retour, en conclusion : « Je lui promis de l'avertir, si jamais ce plan de réformation était mis en vigueur ».

<sup>21</sup> Le *Répertoire des noms de lieux* annexé à l'édition Baruch donne pour la « rue Pavée » trois localisations : « 1. *id.* au Marais. 2. act. R. Séguier. 3 *in r.* Tiquetonne » (p. 1335). Dans les *Nuits*, la « rue Pavée » renvoie généralement à celle du Marais, proche de la rue Payenne. Elle est évoquée dans *La Chiffonnière*, où Rétif, « presque vis-à-vis l'hôtel de Lamoignon », bute sur une vieille ivrogne qu'il prend pour un chien – on sait les sentiments que lui inspire l'animal (*Suite de la marchande de tabac*, 19<sup>e</sup> Nuit, p. 658). Ceux-ci sont rappelés dans la 369<sup>e</sup> Nuit, sur *L'Utilité des chiens*, où l'épisode associe à nouveau son aversion et la rue Pavée proche de la rue du Jouy : le souvenir générerait-il une localisation fictive ? C'est la même artère qui est visée dans la 357<sup>e</sup> Nuit (*Police du vendredi, Charrette des filles publiques*), à propos de « l'horrible édifice de la rue Pavée », c'est-à-dire de la prison de la Force, « commencée en 1780 » (p. 1073 et notes, n° 29, p. 1285). Par contre, c'est au croisement de la « rue Pavée » de la rive gauche et de « celle de Savoie » qu'il croise le *Corrupteur* (27<sup>e</sup> Nuit, p. 675).

Le nom de la rue provient d'une erreur de l'historien Sauval, en 1724. Cette voie, anciennement habitée par les filles publiques, portait un nom sans équivoque qui sera adouci en rue Tire-Boudin. Sauval raconte : « Marie Stuart, femme de François II, passant dans cette rue en demanda le nom. Comme il n'était pas honnête à prononcer, on changea la dernière syllabe et ce changement a subsisté. De toutes les rues affectées aux filles publiques, cette rue et la rue Brisemiche étaient les mieux fournies...

Rétif quitte donc la rue Pavée, dans le *Baiser*, pour prendre les rues Française et Mauconseil (toujours Verniquet Mercier 20-21, n° 20-21 et 11). Dans la *Marchande de tabac*, il poursuit plutôt son chemin en ligne droite par l'ancienne rue du Petit-Lion, effacée par la rue Étienne-Marcel : tout l'attirait en quelque sorte vers ce que représente aujourd'hui la rue Saint-Denis. Notons que quand Rétif mentionne celle-ci, c'est parfois en invoquant un changement de parcours dû à la distraction. Ainsi, après avoir tâché d'enrayer dans *Le Corrupteur* le contrat érotique frelaté dont discutent « un homme d'environ quarante-cinq ans » et « une jeune fille de quatorze à quinze », Rétif atteint le Pont-Neuf sur le chemin du retour : « J'étais profondément occupé de l'ancienne gouvernante de mon pauvre ami Demerup, et j'avais en m'écartant de ma route. Je me trouvai dans la rue Saint-Denis... »<sup>22</sup>. Une artère donnant autrefois sur la rue Saint-Denis offrait un attrait particulier à l'homme occupé des choses de l'amour vénal : la rue Thévenot, partie de la rue Réaumur aboutissant d'autre part, vers l'est, à celle des Petits-Carreaux<sup>23</sup>. Rétif l'écrit sans détours : « La rue Thévenot devait naturellement m'attirer. Je traversai le Palais-Royal, pour y jeter un coup d'œil : mais je n'y trouvai rien. Il paraît que la jolie morte n'y venait plus, depuis que je l'avais avertie. Cependant, je fis des réflexions, en voyant les filles publiques », etc.<sup>24</sup>

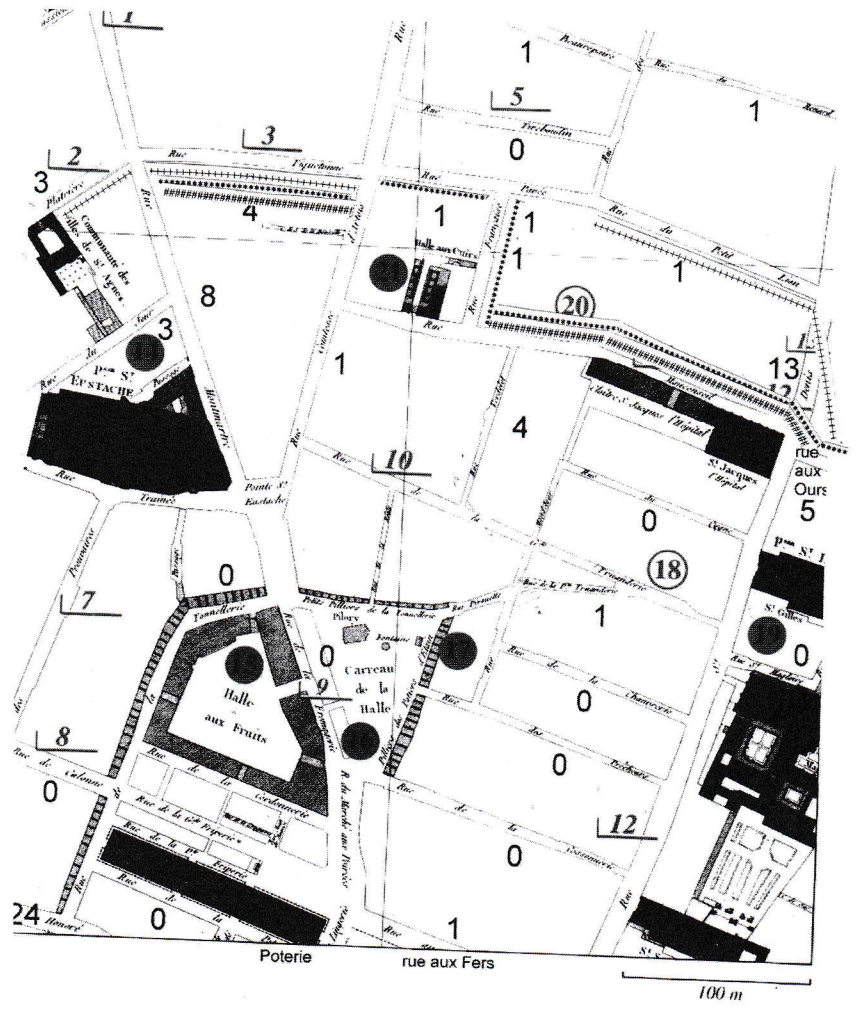
Mais le propos n'est pas ici d'accumuler les mauvais lieux fréquentés – ne serait-ce qu'en imagination et sans consommation – par Rétif. Pressons-nous d'atteindre cette rue aux Ours où aboutissent ses déambulations du *Baiser* et de la *Marchande de tabac* (Verniquet Mercier 34-35)<sup>25</sup>. Arrivé à ce point, Rétif écrit, en conclusion provisoire du second récit : « Une solitude profonde régnait de l'autre côté de la rue Saint-Martin : enfin j'arrivai chez M\*\*\* ». Celle-ci s'explique sans doute par le fait que s'étendait en face un assez grand espace non loti, qui a d'ailleurs en partie subsisté jusqu'aujourd'hui. On le

<sup>22</sup> 29<sup>e</sup> Nuit, p. 676.

<sup>23</sup> Répertoire, s. v°.

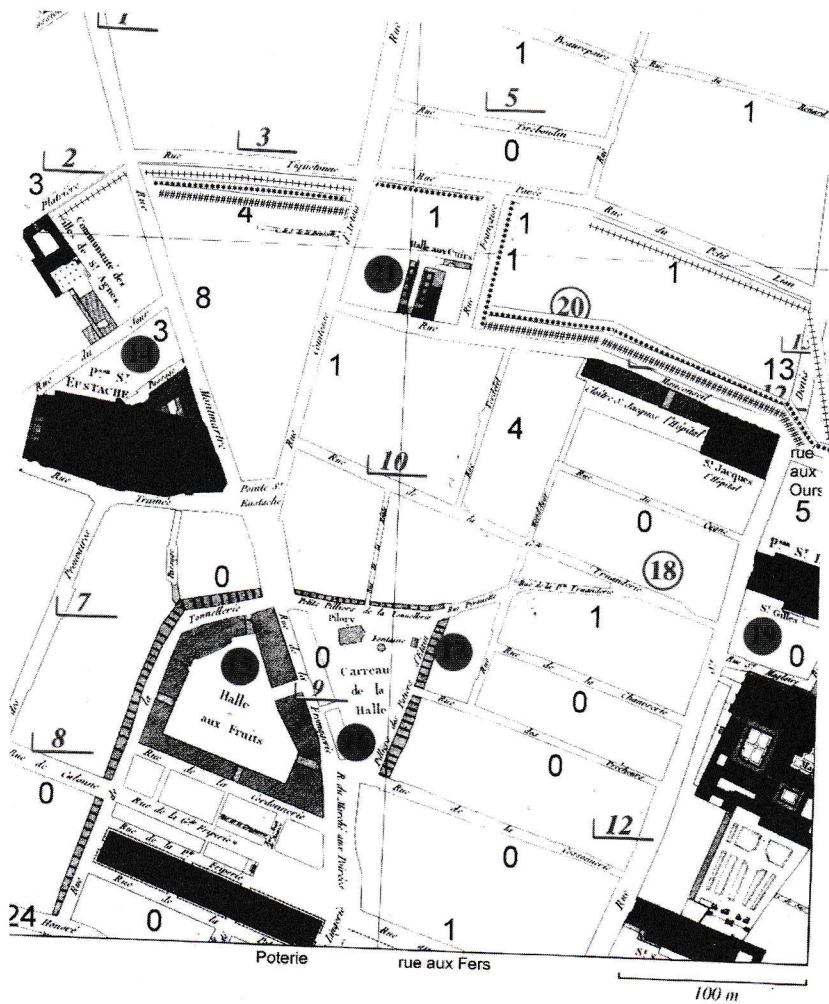
<sup>24</sup> 100<sup>e</sup> Nuit, *Les Filles-Dieu*, p. 809.

<sup>25</sup> Le retour se prolonge, dans le premier cas, par la rue du Grenier Saint-Lazare.



Itinéraires rétiviens





Itinéraires rétiviens

délimitera schématiquement par les rues du Grenier Saint-Lazare et Michel le Comte au nord, à l'ouest par la rue du Temple et au sud par la rue Rambuteau et le Centre Pompidou (même jusqu'à l'actuelle rue Geoffroy Langevin). Tout le quadrilatère des Passages – de l'Horloge, du Maure, des Ménétriers – a été construit au XIX<sup>e</sup> siècle.

Quel sens donner à la « solitude profonde » qui rompt l'enchaînement des lieux qu'on vient d'évoquer ? Si l'on accepte de le considérer comme rythmé par le choc d'une rencontre avec l'agaçante « miniature » du *Baiser*, excitante par le tableau « des offres et des détails de la plus grande lubricité », comment ne pas rapprocher ces parcours obligés de celui, plus court, qu'offre la 105<sup>e</sup> Nuit, une *Suite des Tuileries*<sup>26</sup>. Celle-ci s'annonce en quelque sorte dans une 100<sup>e</sup> Nuit où est inclus un morceau qui donne le ton : *La Fille et son père*<sup>27</sup>. Dans la 105<sup>e</sup> Nuit, Rétif rencontre une « jeune fille de 13 à 14 ans », « la petite Mutine », accompagnée d'une maquerelle cherchant à caser sa protégée auprès d'un « honnête homme », dont notre auteur a tout « l'air ». Celui-ci déploie, dans le texte relatant la suite de l'échange, un singulier talent d'ambiguïté, quand il s'agit d'arracher l'enfant « au vice ». Lorsque « la petite Mutine » vient lui « prendre la main », Rétif écrit : « Je la lui pressai, en me promettant bien de ne pas laisser échapper cette proie » - proie offerte, bien sûr, à la concupiscence d'autrui... Même les pronoms joignent leur douteuse complicité : « Je tenais la main de l'enfant ; j'étais embarrassé pour m'en emparer ».

Rétif a conçu le dessein de confier l'enfant à la marquise. En attendant, il fait croire à la maquerelle qui accompagne l'enfant qu'il va les mener à son domicile, dans un « joli appartement » de la « rue des Frondeurs, tout près de celle des Moineaux ». On a vu que la rue des Frondeurs correspondait plus ou moins à la rue de l'Échelle, qui donne à travers les rues Saint-Honoré et de Rivoli sur l'Arc de Triomphe du Carrousel, et que là vivent – peut-être par quelque transposition imaginaire – les père et mère de la jeune fille de la place Vendôme<sup>28</sup>. Un « bon hasard » lui permet de se débarrasser de la « vieille furie » à la faveur des « embarras de la rue Saint-Honoré », de sorte qu'il fait « traverser la petite par la rue Contrescarpe, puis par le Palais-Royal ». L'artère désignée ici ne correspond évidemment ni à celle du quartier de « la Mouff' »,

<sup>26</sup> P. 817 sv.

<sup>27</sup> P. 810.

<sup>28</sup> N'accordons pas nécessairement de l'importance au fait que la rue des Frondeurs n'est pas vraiment « près » de celle des Moineaux (Verniquet Mercier 16-17). Rétif ne semble pas mentionner ailleurs cette dernière, dont il ne se faisait peut-être pas une idée très précise.

ni à celle qu'a intégrée le boulevard de la Bastille<sup>29</sup>. Il pourrait s'agir du court segment appelé « rue du Rempart », au coin des rues Saint-Honoré et de Richelieu (Verniquet Mercier 16-17, n° 8).

Abrégeons l'escapade. On comprend qu'entraînée au Palais-Royal, l'enfant, comme dit Rétif, « ne se reconnut pas, heureusement ! », alors qu'elle pensait se diriger vers la rue des Frondeurs. Voilà le couple prenant la rue des Bons-Enfants, qui suit les jardins du Palais. « Mais le chemin est bien long », s'exclame la « petite mutine », « à l'entrée de la rue Coquillière ». L'environnement devait sembler de plus en plus étranger, puisqu'il fallait emprunter, pour atteindre celle-ci, la courte rue Baillif<sup>30</sup>, en laissant à sa gauche l'imposant hôtel de La Vrillière ou de Toulouse, devenu siège de la Banque de France (Verniquet Mercier 18-19 ; on y a tourné le médiocre film *Marie-Antoinette*)<sup>31</sup>. Nous savons maintenant comment, de la rue Coquillière, on pouvait rejoindre par la rue Plâtrière la rue Tiquetonne. Passons sur le fait que l'on croisait en chemin le non moins imposant hôtel qui abritait la régie principale de la Ferme générale et de la Douane<sup>32</sup> : comment une « jeune fille de 13 à 14 ans », même peu attentive, mais éveillée comme le sont d'instinct, paraît-il, les Parisiennes, pouvait-elle manquer de s'apercevoir que son protecteur lui faisait suivre un curieux chemin ? Le dialogue en témoigne quand elle constate qu'on s'éloigne de celui qui était attendu.

« Oui ! nous nous en sommes écartés ; mais allons par ici. — Où est maman ? — Avec mon ami sans doute ». J'avançai rapidement. Je pris la rue Tiquetonne ; puis celle de Mauconseil ; puis la rue aux Ours. « Nous nous égarons ! me disait la petite. Demandez ? — Ho ! je sais où je vais. — Vous m'emmenez ? — Je vous mène. »

<sup>29</sup> *Répertoire*, s. v°. Le nom n'apparaît pas ailleurs, nous semble-t-il, dans les *Nuits*.

<sup>30</sup> Pas d'occurrence dans les *Nuits*.

<sup>31</sup> Références : [http://fr.wikipedia.org/wiki/H%C3%B4tel\\_de\\_Toulouse](http://fr.wikipedia.org/wiki/H%C3%B4tel_de_Toulouse)

<sup>32</sup> Pour l'hôtel des Fermes, autrement dit hôtel Séguier, voir la lithographie de Champin, de 1828, et le plan de J.B. Jaillot de 1762, documents fournis par l'administration française sous le titre « un Ministère dans la Ville » ([http://www.minefe.gouv.fr/directions\\_services/cedef/ministere\\_ville/fg.html](http://www.minefe.gouv.fr/directions_services/cedef/ministere_ville/fg.html)). Ses abords ne devaient pas bruir de l'activité que lui conférait pendant la journée un personnel de plusieurs centaines de personnes, sans compter le public qui venait adresser ses demandes concernant la gabelle et autres dossiers fiscaux, puisque Rétif nous dit que l'opéra était « fini depuis longtemps », au moment du passage du couple. Remontant la rue Plâtrière, celui-ci longeait aussi l'ancien hôtel des Postes, ou Grande Poste, remplacé en 1888 par celui qu'on voit aujourd'hui. Cf. M. HÛ, *L'hôtel des Postes de Paris, rue du Louvre. Un siècle et demi d'histoire (1852-1980)*, Master d'histoire, Paris IV Sorbonne, 2007.



Le style adopté par Rétif exprime bien la vivacité de l'allure qu'il imprime à une course vers l'abri que représente l'hôtel de la marquise – à défaut d'offrir celui du domicile de l'auteur. En tout cas, la « Mutine » a compris le jeu de celui-ci et devient d'un coup toute complaisante, diablement séductrice.

Si vous m'emenez, car je crois m'en apercevoir, je ne m'y oppose pas !  
 Cette vilaine femme que nous quittons ne m'avait promis que monts et merveilles, et depuis huit jours que je suis avec elle, je n'éprouve que tourments. Si vous voulez m'entretenir, je me trouverai bien contente !

Mais le bienfaiteur doit se sauver, avec les apparences. Quand il annoncera « à la petite » comment il entend la vertu (« quelle protectrice j'allais lui donner ») l'enfant lui baisera les mains en disant : « Ha ! cela vaut bien mieux ! Si je vous ai parlé de m'entretenir, c'est que je sais que les hommes ne font rien pour rien »... Mais le naturel n'abandonne pas si facilement un rêve, et sait se montrer voilé derrière les mots. « Je sus ensuite, que la petite Mutine (c'est le nom que lui avait donné la femme), était orpheline, et qu'on pouvait en disposer »...

Dans les trois récits qu'on vient de considérer, la *Marchande de tabac*, *Le Baiser* et celui de la « petite Mutine », Rétif veut soustraire à la séduction d'un homme plus âgé ou au vice une demoiselle, parfois très jeune ou ayant l'apparence d'une enfant : la prostituée « miniature » de la rue Plâtrière ou « la jeune fille de 13 à 14 ans » de la *Suite des Tuileries*. La vertueuse intervention est parfois récompensée, parfois vaine. Mais comment imaginer qu'elle annule la libido de l'auteur, dans des cas qui sont, pour deux d'entre eux, classiquement décodables ? Quand la « Mutine » attribuée à Rétif une nature toute différente de celle des autres hommes, elle jette un voile sur l'attraction incestueuse, mais ne l'efface pas.

Dira-t-on que celle-ci trouve défoulement – ou refoulement ? - dans les méandres du chemin qui va des Halles au Marais, de la rue Saint-Honoré et de son sex-shop au refuge de la rue Payenne ? Après l'excitation sexuelle ainsi proposée ou conjurée, au long des rues concentrant les bordels les plus infâmes, s'ouvriraient, après la rue aux Ours, la « solitude profonde » et l'apaisement qui succède à la jouissance, réelle ou imaginaire. Peu importe du reste comment ont pu être réellement vécus ces errements. Les fantasmes du Spectateur nocturne le vouaient à accrocher les plus chères de ses déambulations

à des parcours figés, fermés sur eux-mêmes. Il n'y a pas d'issue au labyrinthe amoureux<sup>33</sup>.

Parcours de Rétif dans trois *Nuits de Paris*

Parcours de la <i>Marchande de tabac</i> +++++	Parcours du <i>Baiser</i> *****	Parcours avec la « petite Mutine » #####
--	------------------------------------	--

Les chiffres non insérés dans un cercle ou un coin indiquent le nombre d'occurrences relevées pour la rue qu'ils concernent dans les *Nuits de Paris* (éd. Michel Delon et Daniel Baruch)

Daniel Droixhe  
Université de Liège

<sup>33</sup> Il serait inutile d'insister sur la fatalité qui marque ainsi la vie amoureuse à Paris si une telle marque ne contaminait plus largement l'image même de la capitale, à un moment de rupture qu'a magistralement décrit J. Rustin. La vision de « l'arrivée à Paris » telle que la fournit le roman français, des *Lettres persanes* à *La Nouvelle Héloïse*, apparaît « totalement transformée, voire inversée » à partir de 1761. « Là où l'image de la capitale pouvait sembler nouvelle et porteuse d'espérance, (...) nous assistons à l'enclenchement d'une formidable régression, qui non seulement fait fleurir les dénonciations apocalyptiques de la 'moderne babylone', mais témoigne – sauf exceptions – d'une grande indigence d'expression et d'une étonnante médiocrité littéraire » (p. 106). Rustin semble viser particulièrement Baculard d'Arnaud, dont l'œuvre « dégoûline de moralisme sensible » (p. 100). La fatale dégradation qu'impose la vie citadine à ses « héroïnes vertueuses et lamentables » les montre ne pouvant résister « longtemps à ses « héros corrompus et vicieux qui infectent la ville », au point que l'auteur de *Pauline et Suzette* « va même jusqu'à presque élider l'arrivée de Mlle de Monticourt (Pauline) à Paris pour n'en retenir que l'effet dévastateur ». L'expiation des égarements de l'amour prend volontiers chez Baculard, qui annonce par ailleurs certains aspects du roman noir, la forme d'une interminable agonie des victimes, dans un enfer où l'espace souterrain, tel que défini par Michel Delon, correspond en somme aux bas-fonds de la ville des ténèbres. Voir Michel Delon, « *Locus horribilis* », communication présentée lors de la journée d'étude *Gothique et romanesque* organisée par le Centre Jean Mourot, Université de Nancy, Musée lorrain, 13 mars 2008. Voir ci-après, à propos du rapport entre esthétique du sublime et fascination de la noirceur chez Rétif, l'excellente communication de Ph. Barr, « Paris, ville sublime : le clair-obscur des *Nuits de Paris* ».